

Élevés dans les haies de cèdres

Sébastien David et Annick Lefebvre

Numéro 163 (2), 2017

Banlieues

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

David, S. & Lefebvre, A. (2017). Élevés dans les haies de cèdres. *Jeu*, (163), 41–45.

ÉLEVÉS DANS LES HAIES DE CÈDRES

Deux jeunes auteurs
dramatiques partent
en *road trip* sur la Rive-Sud de
Montréal, vous menant avec eux
à la source qui alimente leur
imaginaire théâtral.

Sébastien David et Annick Lefebvre



Ce samedi il pleuvait d'Annick Lefebvre, mis en scène
par Marc Beaupré aux Écuries en 2013. Sur la photo :
Maxime David et Sébastien David. © Benoît Beaupré

Dimanche napalm, écrit et mis en scène par Sébastien David (la Bataille), et présenté au Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2016. Sur la photo : Sylvie Léonard, Cynthia Wu-Maheux, Geneviève Schmidt et Henri Chassé. © Valérie Remise



Oui, j'ai passé mon adolescence à me lever avant le soleil et à me balader dans la lumière naissante du jour. Je vous raconte que le silence et le calme des rues de la banlieue à cette heure-là force l'introspection.

– Sébastien David



On est dans une voiture. D'ailleurs, c'est vous qui conduisez parce qu'on n'a pas notre permis. Ni l'un ni l'autre. On est vraiment désolés. Dans les faits, ce serait dangereux de lire et de conduire en même temps, mais ne vous inquiétez pas, on sera vos précieux copilotes. De toute façon, on n'ira pas loin; il suffit de traverser le pont. Voilà, on est déjà rendus. Bienvenue sur la Rive-Sud!

SÉBASTIEN

Premier arrêt. Saint-Hubert. Une ville de banlieue de 75 000 habitants devenue un arrondissement de Longueuil lors des fusions municipales en 2002. J'ai grandi dans une maison située sur le bord de l'autoroute 116, de la *track* de chemin de fer et de l'aéroport de Saint-Hubert. Poésie des transports, quand tu nous tiens! Je vous explique que mes parents y habitent toujours, mais qu'il y a maintenant un immense mur du son qui bloque sans gêne l'horizon de ma jeunesse. Les horizons peuvent disparaître, vous saviez ça, vous ?

On prend la sortie, on tourne à droite sur le boulevard Cousineau, puis encore à droite sur Caumartin. On roule et on aperçoit soudainement un petit camelot en train de finir sa *run*. Je vous apprend que le petit camelot, c'est moi. Oui, j'ai passé mon adolescence à me lever avant le soleil et à me balader dans la lumière naissante du jour. Je vous raconte que le silence et le calme des rues de la banlieue à cette heure-là force l'introspection. Peu de gens le savent, mais les camelots méditent. Nous sommes en 1996, il est 5 h 42 du matin, et, si vous observez bien, vous pouvez peut-être sentir que mes pensées semblent alourdies par un trouble intérieur. Je m'arrête et je regarde les immeubles du centre-ville au loin. Je place le 1000 De La Gauchetière entre mon pouce et mon index un instant. Vous ne pouvez pas entendre, mais dans ma tête de moine-camelot, je me dis: « Un jour, tu devras partir et ne dire à personne où tu seras. » J'ai 13 ans

et je sens que je porte en moi une différence que je ne suis pas encore capable d'identifier. J'ai 13 ans et je vois la ville comme un mirage dans lequel j'ai déjà hâte de me perdre. J'ai 13 ans et j'ai l'impression que je dépasse des haies de cèdres.

En regardant disparaître le camelot que j'étais dans le rétroviseur, je vous avoue que c'est un moment très marquant et que beaucoup de souvenirs d'ici qui me reviennent sont liés à un sentiment d'inadéquation. Je fais de la philosophie de voiture en vous disant que si la banlieue favorise un certain confort individuel, elle favorise aussi, selon moi, un inconfort collectif. Comme si un standard, un barème d'uniformité, se fixait malgré nous. Si je ne pouvais pas le formuler ainsi à l'époque, j'avais l'impression que le problème majeur de la banlieue était son manque de diversité (ethnique, culturelle, politique, sexuelle, etc.). Entendez-moi bien: je n'y ai vécu aucun traumatisme, j'en voulais seulement à cette volonté que rien ne dépasse.

Puis, on entend quelqu'un crier: « C'est pas par là, c'est par ici! » On s'arrête devant un parc. Je reconnais ce pont chambranlant qui réunit deux tourelles jadis colorées. Il y a une gang d'ados au loin. Je vous dis que c'est moi et mes amis. C'est un beau soir d'été de 1999, et nous sommes d'excentriques intoxiqués à la marijuana et à la bière forte en format 1,18 litre. Je vous explique qu'à mon école secondaire, les marginaux ont fini par se reconnaître au fil des ans et par former une bande d'une trentaine d'individus dont beaucoup sont devenus des artistes. J'ai fini par trouver les miens et par calmer le feu de mes 13 ans (je suis un artiste, mais je ne suis pas encore homosexuel). « C'est pas par là, c'est par ici! » On hurle dans le parc cette réplique de *La Cantatrice chauve* d'Ionesco. Parce qu'on *trippe* sur Ionesco et sur le théâtre en général. Sans le comprendre encore, l'Art est en train d'entrer dans nos vies de jeunes adultes pour de bon en ouvrant devant nous une multitude de chemins possibles. Pour ma part, je ne sais pas encore où j'irai (regardez, je ne marche

Comme si la banlieue, à force d'immiscer l'illusion d'un confort paresseux dans les tripes de ses natifs, pouvait avoir raison de leurs ambitions les plus secrètes, les mieux enfouies !

– Annick Lefebvre

même pas droit), mais, en attendant, je crie avec les amis éméchés : « C'est pas par là, c'est par ici ! », en dépassant enfin fièrement des haies de cèdres et en exigeant rien de moins que de l'absurde, du grand et du sublime !

Et on rembarque sur l'autoroute. Je suis silencieux. Je me remémore tout ce qui s'est passé entre ces souvenirs-parenthèses de mon adolescence. Annick me demande si c'est pour m'opposer à la banlieue que j'ai situé mes premières pièces dans un milieu social défavorisé de Montréal. Je lui réponds qu'après avoir grandi dans une banlieue lisse où rien ne dépasse, n'était-il pas normal d'avoir envie de donner une voix aux marginaux, aux laissés-pour-compte ? C'était, après tout, un des premiers chocs que la ville m'avait donné, en m'y promenant puis en y habitant, que de voir une pauvreté aussi visible. Il faudra attendre *Dimanche napalm* avant que je puisse situer l'action d'un texte en banlieue. Mais, tout de même, j'y mets en opposition la ville, chaos omniprésent dans son horizon. Avec du recul, je me rends bien compte que, finalement, tous mes personnages, peu importe leur rang social ou la ville dans laquelle ils vivent, se sentent inadéquats et proviennent d'un même Québec, celui post-échecs référendaires dans lequel j'ai grandi, encore aux prises avec des problèmes identitaires et qui ne sait toujours pas comment se positionner quant à sa diversité.

ANNICK

Puis nous mettons le cap vers Saint-Bruno-de-Montarville, ma ville de Rive-Sud à moi. Mon rapport à cette ville a souvent été un rapport d'emmerdement, pas parce que je rêvais de Montréal et d'une métropole aux multiples agréments, mais simplement parce que je soupçonnais qu'une plus grande ville serait une meilleure niche pour accueillir l'extraterrestre que j'étais. Par extraterrestre, j'entends : je ne veux pas de char, pas de chum, pas d'enfants, pas de maison, pas d'animaux, pas de chalet, et je ne partirais jamais en vacances dans un tout-inclus. Je n'ai pas

besoin de vastitude dans ma maison, mais j'ai besoin de pouvoir marcher pendant une heure sur une même rue en me marmonnant des affaires qui deviendront des fictions. J'ai besoin de rentrer chez moi, dans l'exiguïté de mon tout petit cocon, pour les coucher sur du papier, ces histoires écrites dans ma tête pendant que mes jambes s'activent. Or, à Saint-Bruno, même les rues les plus longues ne sont pas assez longues et même les appartements les plus petits sont trop grands pour que ce genre de choses adviennent.

Cela dit, je vous emmène sur la rue Frémont, visiter la maison de mes parents, celle qui me sert de camp de base et de boîte à souvenirs. Une modeste maison qui me fera dire, lors de ma première entrevue à Radio-Canada, que je viens d'un quartier pauvre de Saint-Bruno ! Maison de laquelle je n'ai réussi à m'arracher que démesurément trop tard. Ce qui fait que c'est en direct de Saint-Bruno qu'en 2004 je me suis inscrite sur le forum d'Isabelle Boulay avec la ferme intention de mener une enquête dramaturgique sur les fans. C'est en direct de ma chambre montarvilloise que je me suis rendu compte de l'immense solitude de ses membres. C'est à partir de mon pathétisme à moi que j'ai constaté que nos horizons peuvent être tout aussi embrouillés en ville qu'en banlieue.

Je vous fais donc visiter cette maison, intéressante de par les histoires qu'elle ne demande qu'à raconter, mais ridiculement ordinaire, sinon. Et pour vous les raconter, ces histoires, je vous présente Louise et Daniel, mes parents, et Stéphane, mon petit frère. Trois pas pires personnages de conteurs ! Dès que le trio d'âmes qui vivent et qui me sert de repère s'activera le mâche-patates, j'aurai 37 ans, puis 24, puis 13, puis 8. J'aurai tous les âges et je serai La Fille qui ferme sa gueule (La Fille qui ferme sa gueule étant, avouons-le, un peu tous mes personnages). C'est que, chaque fois que je visite Saint-Bruno, ou que Saint-Bruno me visite, je redeviens celle qui, ayant grandi dans le bruit des autres, a appris à faire silence. À la fois pour se couper du monde et pour l'embrasser. Or, depuis que j'ai quitté

cette banlieue lisse et coincée du cul où la verve des membres de ma famille était presque considérée comme étant marginale, je crée des personnages qui, à la ville comme en banlieue, se sont trop longtemps privés de parler.

Sortons de cette maison cerclée de haies de cèdres qui s'élèvent dans un ciel proche de celui de Saint-Hubert et de son aéroport dont les avions font infatigablement *shaker* notre vaisselle et ostensiblement sacrer mon père. Parce qu'on va prendre Clairevue, tourner à gauche sur Montarville puis à droite sur Seigneurial. On va passer devant la bibliothèque où, l'été de mes 16 ans, j'ai lu tout le rayon théâtre parce que je trouvais ça moins chiant à lire que des romans, puis tourner dans le stationnement du IGA, haut





Dimanche napalm, écrit et mis en scène par Sébastien David (la Bataille), et présenté au Théâtre d'Aujourd'hui à l'automne 2016. Sur la photo : Cynthia Wu-Maheux et Alex Bergeron. © Valérie Remise

lieu de mon émancipation créatrice (oh hé, on fait ce qu'on peut avec les moyens qu'on a!). On est au début des années 2000 et la fille qui rentre à 6 h du matin pour cuire du pain, c'est moi. La fille qui corrige les fautes dans les messages aux employés et qui écrit des « récits de boulangerie », c'est moi. La fille qui pète un plomb le jour où sa boss la fait passer de temps partiel à temps plein, c'est moi. Comme si on pouvait choisir le destin de quelqu'un à son insu! Comme si la banlieue, à force d'immiscer l'illusion d'un confort paresseux dans les tripes de ses natifs, pouvait avoir raison de leurs ambitions les plus secrètes, les mieux enfouies! Ce jour-là, j'ai pris la décision de déménager. Je crois que c'était un samedi. Et je crois que ce samedi, il pleuvait. ●

Sébastien David est comédien, auteur et metteur en scène. Il est diplômé de l'École nationale de théâtre en interprétation. Auteur primé, on lui doit *T'es où Gaudreault* précédé de *Ta yeule Kathleen*, *Les Morb(y)des*, *Les Haut-Parleurs* et *Dimanche napalm*, toutes publiées chez Leméac. Il est également directeur artistique et général de la compagnie de création la Bataille.

Annick Lefebvre est, entre autres, l'auteure de *Ce samedi il pleuvait* et de *La Machine à révolte*. Sa pièce *J'accuse* a été finaliste du prix Michel-Tremblay, du Prix de la critique de l'AQCT et du Prix littéraire du Gouverneur général en 2015. Son théâtre est publié chez Dramaturges Éditeurs.